

**Communication de
Madame Jeanne-Marie Demarolle
(Amphithéâtre Cuénot - Nancy)**



Séance du 28 mai 2021



À propos de « nos ancêtres les Gaulois »

Effet secondaire imprévu de la pandémie qui bouleverse le monde, les Gaulois, comme ce fut toujours le cas dans les périodes difficiles de l'histoire de la France (guerres de 1870 et 1914-1918, régime de Vichy, Résistance), ont pris une place récurrente dans les discours^[1]. De quels Gaulois est-il question ? De ces Celtes arrivés en différentes vagues dans l'extrême Occident depuis le VII^e siècle, installés en Gaule et dénommés Gaulois^[2] par les Romains. S'agit-il des Gaulois vaincus par César à Alésia en 52 av. J.-C. ? Il s'agit en fait de leur dernier avatar, les enfants de Goscinny et Uderzo. Arrivés en 1959, ces Gaulois nouveaux qui occupent désormais un imaginaire mondialisé, ont redonné vie, dans l'imaginaire national et pour une lecture au premier degré, à des stéréotypes développés depuis la Révolution : l'ascendance résolument gauloise des Français, une ascendance partagée entre barbarie et civilisation, mais animée d'un irréductible esprit de résistance, pour le meilleur et pour le pire. Or, si le mythe des « ancêtres » n'est plus qu'un objet de dérision^[3], si de nombreuses expositions^[4] fortes des découvertes archéologiques du dernier demi-siècle ont mis à mal le mythe du barbare, celui du Gaulois « réfractaire » fait, il faut le reconnaître, de la résistance en dépit des acquis de la recherche. D'éminents chercheurs au CNRS, à l'Université, aux Hautes Études ou au Collège de France peuvent-ils espérer triompher de discours et d'images véhiculés par des albums vendus à des millions d'exemplaires ? Comment le public ne serait-il pas plus

sensible à des personnages dotés d'un nom, d'une histoire, d'une figure qu'à des ensembles d'objets, communs ou prestigieux certes, mais ô combien anonymes et dépourvus de vie? En revenant sur la quête des origines, sur la civilisation laténienne développée en Gaule du III^e au I^{er} siècle puis sur la « romanisation » des Gaulois, cette contribution ne prétend pas à l'exhaustivité^[5] : elle souhaite seulement présenter l'état actuel des connaissances au terme de cinquante années de découvertes spectaculaires et fondamentales.

De la Révolution aux années 1970 l'historiographie des Gaulois a cumulé plusieurs handicaps : le caractère univoque des sources textuelles qui les concernent puisque toutes émanent d'auteurs grecs et latins, les Gaulois n'ayant laissé aucun écrit et le caractère périssable de leurs constructions (bois, chaume et torchis) ainsi que d'une grande partie de leurs artefacts (bois, osier) n'avait pas laissé les mêmes traces que les murs romains de pierre. Ces traces gauloises fugaces n'ont pu être scientifiquement étudiées qu'avec le développement de nouvelles techniques (photographie aérienne, LIDAR^[6], carpologie, palynologie, archéozoologie, archéobotanique...). Il a donc fallu attendre les années 1970 pour que les sources archéologiques imposent de remettre en cause les sources textuelles. De surcroît, dès ses origines et surtout dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, l'image des Gaulois a nourri des usages politiques.

Nos ancêtres les Gaulois : historiographie d'une quête des origines

La plupart des peuples se livrent à une quête de leur ascendance qui puise ses origines dans un passé plus légendaire qu'historique, et les historiens de la France n'ont pas échappé à la règle. Jusqu'au XIX^e siècle ils n'ont réservé aux Gaulois qui se désignaient eux-mêmes comme Arvernes, Eduens, Leuques, Médiomatriques, d'après le nom de la tribu celte à laquelle ils appartenaient, qu'une bien modeste place. Tout change au début du XIX^e siècle.

La Révolution, une rupture historiographique

Au IV^e siècle après J.C. deux auteurs latins, Ausone (310-395) et saint Jérôme (347-420) gardent quelque mémoire de la civilisation gauloise : le premier rappelle que les familles de deux de ses anciens professeurs bordelais, avaient compté des druides dans leur lignage tandis que le second qui a vécu à Trèves dans sa jeunesse fait état de l'usage du gaulois dans les campagnes environnantes. Fondée sur les textes grecs et latins l'image qu'on en donne, celle dans le meilleur des cas, de sauvages « très religieux » est surtout négative, aussi bien dans l'*Encyclopédie* que chez Montesquieu et Voltaire^[7]. Même si le Moyen Âge a gardé le souvenir de la Gaule, c'est la Renaissance qui, en diffusant les textes anciens, remet le pays, plus encore que ses habitants en scène. Au XVIII^e siècle c'est en Gaule que se déroule l'*Astrée* et au siècle des Lumières

les Gaulois ne laissent plus indifférents. Pour la première fois des vestiges leur sont attribués – mais on ignore que dolmens et menhirs ne sont pas gaulois, le terme « celtique » étant appliqué sans distinction à tout ce qui est antérieur à l'époque romaine. On n'établit pas encore de filiation entre les habitants de la France d'Ancien régime et les Gaulois. En effet, l'histoire de la France est celle du royaume, elle est dynastique et chrétienne. Elle tire ses origines des Francs^[8] n'hésitant pas à les doter d'ancêtres troyens^[9] pour leur donner du lustre. Tout va changer avec la Révolution et les Romantiques, l'historiographie donne naissance au mythe de « nos ancêtres », un mythe source d'inspiration pour des écrivains, des artistes, des musiciens ; un mythe diffusé avec un tel succès au long du XIX^e siècle par la littérature scolaire^[10], parascolaire (*Le tour de la France par deux enfants*) et par la publicité que, instruction primaire obligatoire aidant, la majorité de la population se l'appropriera.

On doit à Chateaubriand, dans la ligne des poèmes du pseudo barde Ossian^[11], la figure romantique du premier héros prétendument gaulois, en l'occurrence une héroïne, Velléda^[12]. Peu après, sous la plume des historiens Amédée et Augustin Thierry^[13] les Gaulois accèdent au rang d'ancêtres, remplaçant les Francs et Clovis dans la généalogie nationale. La Révolution a remis en cause et désacralisé la monarchie établie par Clovis et emporté les privilèges de la noblesse qui disait descendre des conquérants francs. La victoire politique du Tiers-état^[14] s'accompagne, dès lors, dans la réécriture de l'histoire de France, d'une filiation nouvelle, établie avec les Gaulois, autrement dit le peuple conquis par les Francs, ces Francs qu'incaruaient les nobles. On le voit, le discours des deux historiens obéit à un usage politique, le premier d'une longue série.

L'évolution des usages politiques

Décidé à rédiger une biographie de César, Napoléon III fait entreprendre des investigations à Gergovie et à Alésia, met sur pied une Commission de Topographie des Gaules et ouvre en 1867 au château de Saint-Germain-en-Laye le Musée des antiquités nationales (aujourd'hui Musée d'archéologie nationale). Là sont rassemblés le produit des fouilles et des collections faites d'achats, d'échanges, de moulages allant de la Préhistoire aux Mérovingiens. Cette politique qui a pour symbole, à Alésia, la statue d'Aimé Millet dédiée à Vercingétorix^[15] ne manque pas d'arrière-pensées politiques. Il s'agit en effet de rivaliser avec la statue d'Herrmann/Arminius entreprise dans les années 1840 en l'honneur du chef chérusque qui a infligé aux légions romaines un cinglant désastre en 9 ap. J.-C. L'unité allemande n'est pas encore faite mais le désastre autrichien à Sadowa en 1866 a révélé les ambitions prussiennes au moment où le régime impérial rencontre des difficultés (malencontreuse guerre du Mexique,

développement de l'opposition). Aussi, de l'affrontement entre Vercingétorix et César qui se termine par une défaite, Napoléon III choisit-il de souligner l'organisation d'une coalition autour du chef arverne en faisant graver sur le socle de la statue un message d'avertissement : « La Gaule unie, formant une seule nation, animée d'un même esprit, peut défier l'univers ».

Sous la III^e République, après la défaite de 1870 et dans la perspective de la Revanche, tous les médias ont été mis à contribution pour nourrir le patriotisme identitaire^[16] (c'est ainsi que le néologisme des gauloiseries^[17] recouvre, à partir des années 1880, un élément fédérateur d'identité partagée) et les prétendues racines gauloises^[18], quitte à atteindre le comble du ridicule. Vercingétorix jouait le rôle d'un alter ego laïque de Jeanne d'Arc. L'ancienneté des Gaulois selon les sources antiques était même appelée en renfort dans l'antagonisme franco-allemand puisque « On parlait des Gaulois bien avant qu'on parlât des Germains. Ils avaient envahi l'Italie et la Grèce avant qu'on sût qu'il existait des Germains. [...] Aucun pays du Nord ne remonte dans l'histoire aussi loin »^[19]. Le régime de Vichy n'est pas resté en reste, les partisans gaulois de César, il y en avait, préfigurant les collaborateurs tandis que, pour de Gaulle, Vercingétorix a été le premier résistant. Plus près de nous, le Président Mitterrand n'a pas réussi à réactiver vraiment la mémoire des Gaulois. Il a pourtant acheté un peu de terrain au Mont Beuvray, relancé les fouilles à Bibracte à partir de 1984 et inauguré en 1995 le Centre archéologique européen du Mont Beuvray. En fait, un usage politique différent des siècles « gaulois » de l'histoire de la France a fini par prévaloir, et dans le cadre de la réconciliation franco-allemande et dans celui de l'unité européenne. En effet, les Français n'ont pas le monopole d'une strate gauloise. Les Gaulois n'étaient qu'une partie du monde celtique étendu, pendant près d'un millénaire, de la Bohême à l'Atlantique, monde auquel ont aussi appartenu, à un moment de leur propre histoire, les populations de l'Europe occidentale. Toutes peuvent elles aussi revendiquer en pleine légitimité des ancêtres gaulois ! Aussi une exposition qui vient de s'ouvrir au château de Manderen a-t-elle pris pour titre « Astérix l'Européen ». Comme toujours avec les Gaulois – et avec les clichés – une certaine ambiguïté est de mise. Astérix est-il européen de par ses aventures qui sortent du cadre hexagonal ou par son appartenance au monde celtique ?

On pouvait encore lire sous la plume de l'historien F. Lot en 1947 : « Si nous voulons nous représenter les Gaulois tels qu'ils étaient au temps où César va les soumettre à Rome, regardons autour de nous nos compatriotes et regardons nous dans une glace » ! Laissons à Astérix cette certitude. Au même titre que les Gaulois et les indigènes qu'ils ont trouvés sur place, les nombreuses vagues de peuplement et de cultures qui ont habité le territoire participent de notre ascendance. La décolonisation, la reconnaissance d'un long processus de

métissage ethnique et culturel ont eu raison de « nos ancêtres les Gaulois » tandis que l'archéologie a mis en exergue la civilisation laténienne des barbares gaulois.

De la barbarie à la civilisation laténienne

Bien que les premières grandes découvertes archéologiques « gauloises » remontent aux campagnes de fouilles lancées par Napoléon III à Alésia et à Gergovie, celles-ci n'ont pratiquement pas modifié l'image des Gaulois véhiculée par les auteurs classiques grecs et latins. Le contraire eut été surprenant puisque les recherches avaient lieu sur des sites stratégiques où Romains et Gaulois avaient combattu. Il était donc logique d'y trouver des armes ; on mit aussi au jour des monnaies où apparaissaient des soldats équipés de boucliers et d'épées, des têtes coupées, des trompettes de guerre^[20]. L'archéologie contribua d'abord, à pérenniser l'iconographie guerrière des Gaulois, tant dans la statuaire (Millet et Bartholdi), les nombreux tableaux pompiers d'Evariste Luminais, que dans les manuels scolaires de la collection Lavis, la publicité ou encore la table *Le Rhin* d'Émile Gallé^[21] pour s'en tenir à quelques exemples. Il faut attendre le dernier demi-siècle pour que l'archéologie permette d'appréhender les réalités de la civilisation gauloise et permette aussi de situer celle-ci dans l'ensemble de la civilisation du Deuxième âge du Fer^[22], la civilisation laténienne d'après le site éponyme de La Tène, au bord du lac de Neuchâtel, où eurent lieu les premières mises au jour à la fin du XIX^e siècle.

Des barbares pour ancêtres

Pour les Grecs et pour les Latins après eux^[23], le terme « barbare » désigne des populations dont la langue est incompréhensible, un idiome aux onomatopées surprenantes qui heurtent les oreilles. À ce signe manifeste d'altérité ont été ajoutées des connotations ambiguës où une apparente qualité est toujours contrebalancée par une connotation dépréciative qui, en fait, révèle une différence avec la norme « romaine », la norme de la civilisation méditerranéenne. C'est ainsi que les auteurs grecs et latins ont durablement transmis aux historiens français, eux-mêmes imprégnés de culture classique, un certain nombre de clichés ambivalents. Les Gaulois sont de vaillants guerriers, d'intrepides cavaliers qui ont fait leurs preuves en servant de mercenaires aux Macédoniens, aux Carthaginois, mais leur habitude de combattre torse nu, d'accrocher à leurs montures les têtes des ennemis abattus, leur impétuosité dans les batailles, le bruit assourdissant du *tumultus gallicus* et les sonorités discordantes de leurs trompettes de guerre, les *carnyx*^[24], ne feraient que révéler, outre une indéniable cruauté, leur ignorance en matière de stratégie et leur indiscipline foncière. Ces descriptions sont en partie fondées sur la mémoire des victoires des Celtes qui en 387 ont pris Rome et un siècle plus tard ont

pillé le sanctuaire de Delphes^[25]. Leur cruauté est plus encore stigmatisée dans les pratiques religieuses : autant les druides, vêtus de blanc pour couper le gui d'une faucille d'or impressionnent par leurs connaissances encyclopédiques, leur savoir philosophique, leur rôle politique et judiciaire, autant les sacrifices humains auxquels ils président suscitent-ils la répugnance des Romains^[26] qui ont oublié les avoir eux-mêmes pratiqués ! Enfin, la description du cadre naturel sous les couleurs les plus noires, renforce le topos de la sauvagerie. Ce ne sont que forêts profondes et impénétrables, marais inhospitaliers interdisant les batailles rangées mais propices aux embuscades, littoraux battus de marées d'autant plus terrifiantes que la Méditerranée ignore le phénomène. Or, si l'archéologie récente a bien apporté la preuve de l'existence de l'exposition de têtes coupées^[27] – celles-ci étant même embaumées avec de la résine –, elle a surtout donné des Gaulois de La Tène une image entièrement renouvelée, en rupture avec une longue tradition péjorative : un peuple guerrier et sanguinaire a laissé place à un peuple d'agriculteurs et d'éleveurs.

La civilisation laténienne des Gaulois

Dans l'ensemble du monde celtique la civilisation laténienne est dite civilisation des oppida du nom d'*oppidum* donné par César à des sites centraux fortifiés. Ils étaient tout à la fois des centres religieux, de pouvoir, de production artisanale, de commerce, et pas seulement des refuges temporaires comme on l'a pensé autrefois. Cette civilisation s'est développée à partir de la deuxième moitié du II^e siècle av. J.-C. De la Bohême à l'Armorique les oppida sont implantés à des confluences propices au commerce, à l'installation de péages (Séquanes et Eduens se disputaient les profits du péage sur la Saône) sur des sites présentant des défenses naturelles que viennent renforcer fossés et rempart. En France, le premier oppidum exploré fut à la fin du XIX^e siècle^[28] celui des Eduens, Bibracte au mont Beuvray. C'est à Bibracte que Vercingétorix a été placé à la tête de la coalition contre Rome et c'est dans un camp proche que César est venu rédiger les sept premiers livres de ses Commentaires^[29] dans l'hiver 52-51. Long de cinq kilomètres le rempart de Bibracte enferme plus de 200 ha structurés par un système de voirie, occupés par des établissements « publics », des quartiers artisanaux spécialisés (potiers, verriers, émailleurs). Le type du rempart, dénommé *murus gallicus*^[30] par César qui put en apprécier la qualité *de visu* se retrouve chez les Leuques à Boviollles^[31], à La Bure et à Metz chez les Médiomatriques. La construction et l'entretien de ces imposantes fortifications obligent à supposer non seulement d'importantes ressources mais aussi toute une organisation du travail et donc des structures responsables. On connaît l'existence chez certains peuples, de « magistrats » dénommés vergobrets, tel Dumnorix chez les Eduens où la réunion d'assemblées est également attestée^[32]. L'édification du rempart de Bibracte a nécessité la fabrication de 50 000 fiches

métalliques soit environ 30 tonnes de métal, l'abattage de 500 ha de chênes pour le poutrage interne, les poutres ayant entre 15 et 30 cm de diamètre. À Bibracte le plus grand oppidum connu en Gaule à ce jour, émerge une première urbanisation. César en parle comme de la plus grande et la plus riche ville des Eduens en employant bien le terme adéquat d'*urbs*. Les fouilles menées depuis 2001 à Corent (probable capitale des Arvernes sur un plateau volcanique non loin de Clermont-Ferrand) ont mis au jour un site lui aussi « urbain »^[33]. Toutefois les cas de Bibracte et de Corent ne sont pas généralisables à tous les oppida.

Si les recherches récentes ont été l'occasion d'affiner la connaissance des oppida elles ont prioritairement révélé que la population gauloise habitait pour l'essentiel des fermes installées dans des villages et qu'elles vivaient de l'agriculture, de l'élevage et accessoirement de la pêche et de la chasse^[34]. Cette nouvelle approche du mode de vie gaulois tient à l'emploi de nouvelles méthodes d'investigation, elles-mêmes liées à de nouveaux outils. Après la photographie aérienne, le LIDAR, l'étude des restes carbonisés, des graines, des pollens, des traces alimentaires dans les contenants et des ossements, couplée à des analyses géophysiques de plus en plus performantes et à l'archéologie expérimentale ont déterminé de remarquables avancées. Les dernières études paléo-environnementales prouvent que la déforestation a progressé à La Tène. Les futaies de chênes et de hêtres n'avaient rien d'exclusif : les espèces de petite taille, saules, noisetiers, bouleaux semblent avoir prédominé dans le paysage. En tout cas à Étival les résineux ont reculé devant les feuillus. Autant les sources grecques et latines présentent les Gaulois comme des barbares, autant elles soulignent la qualité de leur agriculture et de leur artisanat. Étrange paradoxe ! De fait les Gaulois connaissent des techniques de culture efficaces comme le marnage et leurs richesses agricoles ont permis de fournir Vercingétorix en chevaux en 52 et de nourrir l'armée de son adversaire pendant près de dix ans. On a pu calculer que pendant les campagnes césariennes les légions avaient consommé environ cent tonnes de blé par jour. L'Est y a eu sa part puisqu'en 58 av. J.-C. César peut annoncer^[34], faisant allusion aux réquisitions, « du blé, les Séquanes, les Leuques et les Lingons en fournissaient et les moissons étaient déjà mûres dans les champs ». C'est la seule mention des Leuques dans tout l'ouvrage !

Le village représentatif de la culture matérielle gauloise aux II^e et I^{er} siècles le mieux exploré à ce jour se situe dans les Ardennes, à 35 km au nord de Reims dans la vallée de l'Aisne. On n'a pas exhumé la moindre hutte circulaire chère aux manuels scolaires à Acy-Romance ! Une place ceinte d'une palissade est entourée d'« unités domestiques ». Elles comprennent un grand bâtiment rectangulaire à abside, quatre plus petits, un silo pour le stockage en jarres et

une fosse. Cinq nécropoles à incinération témoignent de la hiérarchie sociale par le nombre des objets qui accompagnent le défunt (de 0 à 50), parures, outils, quartiers de porc. Mais la présence d'ossements humains dispersés, dont un crâne, prouve que la sépulture est un privilège. Les découvertes d'Acy confirment les indications de Strabon^[36] et le fait que l'agriculture gauloise avait pu nourrir l'armée romaine. Plusieurs espèces de blé étaient cultivées (engrain, amidonnier, épeautre, froment) ainsi que l'orge à grains nus et vêtus, l'avoine, le millet. Strabon a bien insisté sur l'abondance des récoltes de blé et de millet et la prospérité de l'élevage, les bovins, les ovins et les chevaux étant plus petits que de nos jours. La consommation de sept espèces de poissons (brochets et chevesnes en tête) est bien attestée sur le site. À Acy comme à Boviolles^[37] la chasse, et en particulier la chasse au sanglier, tenait un rôle négligeable dans l'alimentation. En revanche, le sel obtenu à partir de l'évaporation des eaux salifères de la vallée de la Seille représentait une ressource indispensable pour la conservation de la viande et du poisson.

Les Gaulois jouissaient d'une excellente réputation pour le travail des métaux et du bois, deux secteurs d'artisanat mis en valeur par l'édification des remparts et quantité d'autres productions : le domaine des outils en est un, celui des armes un autre tout aussi performant, qu'il s'agisse de casques en fer d'une seule pièce à bords larges pourvus de protège-joues, (rien à voir avec celui d'Astérix, dérivé de la publicité pour les cigarettes *Les gauloises* dans les années 1920), de cottes, de lances et bien entendu de grandes épées (1,50 m) réputées pour leur solidité. L'habileté des forgerons gaulois était même devenue un lieu commun dans l'antiquité puisqu'ils associaient du fer doux pour l'âme de l'épée et du fer dur pour les tranchants, les gaines des fourreaux étant faites de deux lames. Les chars à deux roues avaient fait la preuve d'une redoutable efficacité mais semblent avoir disparu du champ de bataille à l'époque de la guerre des Gaules. César n'en parle qu'à propos de sa campagne en Grande-Bretagne. Pour le travail du bois les Gaulois sont passés maîtres comme charpentiers et charpentiers de marine, charrons, tonneliers mais ils fabriquent aussi de la vaisselle, des objets sculptés sans oublier la fabrication des boucliers dont l'arête centrale était faite en chêne, celle des javelots en orme et celle des hampes de lance en frêne. Ils travaillent également l'osier (paniers et corbeilles, meubles, caisses de véhicule par ex.)^[38]. Tout ceci repose bien entendu sur l'exploitation de ressources naturelles diversifiées dont des mines d'or dans le Limousin, l'orpaillage étant pratiqué dans de nombreux cours d'eau (Ariège par exemple).

Si nous ignorons tout de ce que pouvaient être la poésie et la musique chantées par les bardes, en revanche les découvertes de la culture matérielle ont révélé la qualité et la spécificité de l'art gaulois, superbement ignoré par les Grecs, les Romains et l'Occident pour qui, pendant longtemps, il ne fut d'art

que grec. C'est seulement en 1956 qu'un ouvrage français a pour titre *L'art gaulois*^[39]. Alors que les parures des Gaulois n'étaient appréciées des anciens que pour la valeur du matériau (or, argent, bronze) c'est la finesse du travail de joaillerie, l'élégance des représentations animales mais aussi la géométrisation des formes qui attirent aujourd'hui. Ces caractéristiques de l'art gaulois ont d'abord été reconnues dans l'art monétaire où les remarquables variations (une quinzaine) sur les images des chevaux et sur la tête d'Apollon figurée sur les monnaies de Philippe II de Macédoine témoignent, avec une grande subtilité, des emprunts à l'art classique et de la déconstruction/reconstruction des motifs originaux. De fait les Gaulois ont particulièrement excellé dans le travail des petits objets (fibules, animaux, poignées anthropomorphes des épées à fonction apotropaïque, gueules des bêtes monstrueuses des carnyx aux mâchoires animales articulées par des rivets) ainsi que dans le décor des fourreaux d'épée. Là se déploient des combinaisons de courbes, de volutes, de motifs tournants (triscèle à trois branches, svastika à quatre branches), de feuilles, de rosettes, de palmettes... On a longtemps considéré que les Gaulois ne pratiquaient pas la sculpture de la pierre mais la découverte d'un grand bassin de granit rose à Bibracte en 1987 et celle du « barde » de Paule (Côtes-d'Armor) dans la propriété d'une grande famille aristocratique ont remis en cause ce postulat. De nouvelles mises au jour sont à tout moment susceptibles de modifier l'état actuel des connaissances.

Des irréductibles Gaulois aux Gallo-Romains

Les auteurs du XIX^e siècle multipliaient à l'envi l'expression « nos ancêtres gaulois ». Goscinny et Uderzo n'ont pas davantage ignoré les vertus de la répétition. Chacun de leurs albums d'Astérix est pourvu du même incipit fantasmé : « Nous sommes en 50 avant Jésus-Christ. Toute la Gaule est occupée par les Romains. Toute ! Non, un village peuplé d'irréductibles Gaulois résiste encore et toujours à l'envahisseur ».

La réalité est fort différente. Il est vrai que la conquête romaine est terminée, terminée sur un acte de grande barbarie de César, qui pressé de regagner Rome au terme du siège d'Uxellodunum, forteresse des Cadurques^[40], a voulu faire un terrible exemple en ordonnant de couper la main des défenseurs. En tout, les Romains ont réduit en esclavage près de deux millions de Gaulois soit environ 10% de la population et ont complètement détruit les Eburons, un véritable génocide. Mais il convient aussi de ne pas oublier que, avant même l'intervention de César en Gaule, les élites gauloises n'avaient offert aucune résistance aux produits « romains », et que l'union contre César n'a duré que quelques mois. Après la conquête, les soulèvements sont restés brefs et sporadiques et l'installation des troupes romaines sur la frontière rhénane a

ouvert à la Gaule intérieure et tout particulièrement à celle de l'Est un marché régulier. Ce fut une source de profits pour les propriétaires fonciers, les artisans. L'intégration à l'Empire romain, empire universel dans le contexte de l'époque, et l'adoption, qui fut dans certains domaines adaptation du mode de vie et de la culture « romaine », en furent facilitées.

L'influence romaine avant la conquête

Elle s'est faite à partir de la mise en place par Rome de la province de Gaule transalpine (dite ensuite Gaule Narbonnaise). L'implantation de colonies, la fondation de villes (Aix-en-Provence, Narbonne) ont favorisé l'arrivée de produits d'Italie et l'activité des négociants. C'est le massacre de ceux qui étaient installés à Orléans (centre du commerce des céréales de la Beauce) qui donna le signal de la révolte en janvier 52 av. J.-C. L'importation et la consommation^[41] du vin italique par l'aristocratie gauloise, emblématiques des échanges commerciaux entre la Gaule encore indépendante et l'Italie au I^{er} siècle, sont matérialisées par les tessons d'amphores et de vaisselle originaire de Campanie retrouvés sur de nombreux sites laténiens de Lorraine : à Boviolles, à Sion, à Etival, à la butte Sainte-Geneviève d'Essey chez les Leuques. La circulation monétaire fournit un autre exemple des relations entre Rome et les Gaulois puisque plusieurs peuples du Centre-Est (Eduens, Séquanes, Lingons, Leuques) après avoir abandonné le monnayage d'or ont frappé des monnaies d'argent alignées sur l'étalon du denier romain. La constitution d'une « zone du denier romain », propice aux échanges avec Rome marque un passage dans l'orbite romaine^[42]. Les peuples qui, à l'instar des Eduens, signaient des traités d'alliance et devenaient « amis » du peuple romain^[43] se devaient d'envoyer à Rome des fils d'aristocrates. L'élite de la jeunesse gauloise pouvait ainsi s'habituer, sur place, aux usages et au mode de vie romains. Il n'est donc pas surprenant que les peuples gaulois soient longtemps restés divisés face à César et que dans chaque peuple et jusque dans chaque famille aient cohabité, entre 58 et 52 av. J.-C., des partisans et des adversaires de Rome. César eut lui-même pour conseiller le druide éduen Diviciacos alors que Dumnorix, frère du druide, n'hésita pas à défier César^[44].

Des Gaulois gallo-romains

L'expression gallo-romaine (employée par Michelet en 1836) désigne la population celtique de la Gaule qui a adopté, en l'adaptant dans certains cas, la culture romaine. N'en déplaise à Astérix, la résistance à Rome a été très limitée, à commencer par la résistance militaire qui n'a jamais concerné l'ensemble des peuples. Elle tient essentiellement en deux épisodes : le premier sous Tibère, en 21 ap. J.-C., eut pour origine la pression fiscale et pour chefs des notables trévires qui incitèrent au massacre de Romains installés à Trèves. Aucun autre

peuple ne se joignit aux Trévires. Le second se place dans le contexte de la disparition de Néron, de la crise de succession qui en découla et de la révolte d'un chef batave officier de l'armée romaine, Civilis, qui proclama « un Empire des Gaules ». Deux officiers trévires et un lingon rallièrent le mouvement avec leurs troupes. Mais des délégués des peuples réunis à Reims en mai 70 affirmèrent l'attachement à Rome et battirent en brèche le projet de Civilis. Avant même les décisions prises à Reims une dédicace à l'empereur Claude des habitants de Marsal atteste de la fidélité à Rome. Elle illustre aussi, en 44 ap. J.-C., moins d'un siècle après la défaite d'Alésia, une certaine « romanisation », perceptible dans le recours à un texte gravé en latin sur un support de pierre. Le latin, langue écrite, ce qui n'était pas le cas du celte^[45], est devenu la langue de l'administration, de l'armée et de la justice. Le celte a continué à être parlé si bien qu'un héritage linguistique celte n'est pas absent du français. Il est réduit à quelques centaines de mots portant sur des artefacts (ex. benne, roue), des toponymes (ex. Bibracte), des hydronymes (ex. Bièvre) et des ethnonymes (ex. Leuques).

En Gaule comme dans tous les territoires conquis, les Romains, et ils avaient déjà opéré de cette manière avant César, ont pris délibérément appui sur les élites, premiers Gaulois à adopter et diffuser les spécificités romaines. Le territoire de chacun des peuples n'a guère subi de modifications, la gestion de ces territoires a été réservée aux aristocrates gaulois, propriétaires fonciers. L'archéologie prouve que les villas en pierre à la romaine ont généralement succédé sur les mêmes emplacements à des fermes « indigènes ». Le développement des villes est allé de pair avec le succès de loisirs d'un type nouveau : la fréquentation des thermes, complexes de détente et de sociabilité, les spectacles de l'amphithéâtre. Ces quelques exemples empruntés à la culture matérielle sont suffisamment éloquents.

Pour sa part le domaine de la religion permet d'appréhender la complexité de la culture « gallo-romaine », qu'il s'agisse des structures cultuelles ou du panthéon. Sur de nombreux sites laténiens la pérennité du culte est bien attestée à l'époque romaine : un édifice en pierre est superposé à un ensemble gaulois en conservant un plan fait de deux carrés inscrits l'un dans l'autre. Le premier abritait la statue de la divinité, le second correspondait à la galerie où déambulaient les dévots. En effet, selon César, les Gaulois adoraient leurs dieux en tournant autour^[46]. En Lorraine le temple de Mazerio à Boviolles illustre ce rituel.

Alors que Lucain dans la *Pharsale* (I, 441) cite des dieux sous leur nom indigène (Esus, Taranis, Teutatès) et que des divinités aux noms celtiques voisinent avec des divinités aux noms latins sur le pilier des nautes^[47], érigé à

Lutèce en l'honneur de Tibère, rien de tel chez César. Dans un texte célèbre^[48] il ne transmet que cinq théonymes, tous latins, Mercure, Apollon, Mars, Jupiter, Minerve. Il avait en effet pour objectif de montrer au Sénat romain auquel il rendait compte de ses campagnes que l'intégration des Gaulois se ferait facilement. Il prend donc bien soin de préciser que les Gaulois « se font de ces dieux à peu près la même idée que les autres peuples ». La dédicace à Claude par les habitants de Marsal dès 44 après J.-C., l'institution du culte impérial^[49] confirment les dires de César. Toutefois, derrière des pratiques votives et funéraires de type romain un fonds indigène reste perceptible. Il l'est dans le mode de dénomination^[50] dans les dédicaces, il l'est lorsque les dévotions s'adressent à une divinité qui garde un nom celtique (Epona, Rosmerta, Icovellauna) ou à une divinité qui porte un double théonyme, latin et indigène tel Apollon Grannus. L'autel à Sucellus et Nantosuelta^[11] retrouvé à Sarrebourg illustre plusieurs aspects de la mixité : la représentation anthropomorphe des divinités est empruntée à la Grèce et à Rome, l'érection d'un autel en pierre, la gravure d'une dédicace et le formulaire de celle-ci le sont aussi.

En revanche les théonymes^[52] sont celtes et l'onomastique du dédicant comporte un nom celtique d'apparence latine (Bellausus), alors que le nom de son père est franchement celte (Massa). Ces quelques exemples montrent combien le mythe de l'irréductible résistance gauloise, brillamment relancé depuis 1960, nécessite d'être réévalué.

En guise de conclusion, espérons que de nouvelles découvertes et surtout que l'impact d'une diffusion plus large des recherches permettent de triompher d'une image au demeurant sympathique des Gaulois, mais tout aussi fantasmée que celles forgées au XIX^e siècle et aujourd'hui fort heureusement devenues obsolètes.



Notes

[1] Au hasard : déclaration de Nicolas Sarkozy le 19 sept. 2016 « Quand on devient français on vit comme un Français et nos ancêtres sont les Gaulois » ; dans *L'Est Républicain* du 28 octobre 2020 l'éditorialiste parlait de « Gaulois réfractaires » à propos des Français boycottant l'application Stop Covid-19, et le 5 mai 2021 dans le même quotidien, il était question « d'un de ces Gaulois frondeurs qui pourrait figurer au banquet d'un petit village d'Armorique ».

[2] *Galli*, ce qui induit un jeu de mots sur *gallus* (coq) et *gallus* (gaulois).

- [3] Voir par exemple Jean-Louis BRUNAU, *Nos ancêtres les Gaulois*, Paris, Seuil, 2008, et *Les Gaulois : vérités et légendes*, Paris, Perrin, 2018 ; François DURPAIRE, *Nos ancêtres ne sont pas Gaulois*, Paris, 2018 ; Renée GRIMAUD, *Nos ancêtres les Gaulois*, Rennes, Ouest France, 2020.
- [4] Ainsi au Palazzo Grassi à Venise, à la Cité des Sciences à Paris, au Musée d'Archéologie nationale à Saint-Germain-en-Laye ont été l'occasion de montrer des témoignages fascinants de la civilisation gauloise. Dans l'Est, les pièces de vaisselle et les parures des « princesses » de Reinheim (Sarre), de Vix (Côte-d'Or) et du « prince » de Lavau (Aube) sont autant d'exemples éloquents du niveau élevé de civilisation dès La Tène ancienne.
- [5] Vercingétorix et Alésia nécessitent des études spécifiques et ne sont pratiquement pas abordés ici.
- [6] Acronyme pour Light Detection and Ranging, technique de télédétection par laser embarqué. Cette technique a l'avantage, par rapport à la photographie aérienne, de révéler les vestiges enfouis sous couvert forestier. Elle a beaucoup contribué à faire voir de grandes étendues de champs cultivés et de prairies, signe d'une réelle déforestation.
- [7] On lit à l'entrée *Gaulois* : « Les mœurs des gaulois du temps de César étaient la barbarie même [...] les druidesses plongeaient des couteaux dans le cœur des prisonniers. Il faut, comme le dit M. de Voltaire, détourner les yeux de ces tems hostiles qui font la honte de la nature ».
- [8] Kristof POMIAN, « Gaulois et Francs », dans Pierre NORA (dir.), *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, vol. 2, 1997, p. 2245-2300.
- [9] Par l'intermédiaire d'un certain Francion, qui aurait fui Troie en flammes en compagnie d'Énée.
- [10] Ignorant les recherches de l'époque, les manuels d'Ernest Lavisé ont diffusé une représentation obsolète des Gaulois. Voir Étienne BOURDON, *La forge gauloise de la nation. Ernest Lavisé et la fabrique des ancêtres*, Lyon, ENS Éditions, 2017.
- [11] En 1761 le jeune poète écossais Macpherson a publié en anglais la traduction de *Fingal*, épopée composée selon ses dires en gaélique au III^e siècle ap. J.-C. par un barde écossais, Ossian. L'authenticité des poèmes d'Ossian a été rapidement mise en doute sans empêcher une véritable « Ossianomanie ».
- [12] Velléda, d'une tribu germanique, prophétesse, intervint dans la révolte des Bataves contre Rome en 69 après J.-C. Dans *Les Martyrs*, publiés en 1809, Chateaubriand a fait du personnage historique de Tacite « bructère de nation » (*Histoires*, IV, 61) une Gauloise. É. Gallé a présenté à l'Exposition de 1889 un meuble en chêne évoquant « la forêt celtique et la figure légendaire de Velléda ». L'image de l'héroïne occupe un des panneaux. Émile Gallé s'est visiblement inspiré de Chateaubriand plutôt que de Tacite.

- [13] Leurs textes « fondateurs » apparaissent sous la Restauration. Pour Augustin Thierry : « Il est absurde de donner pour base à l'histoire de France la seule histoire du peuple franc. C'est mettre en oubli la mémoire du plus grand nombre de nos ancêtres » (*Lettres sur l'Histoire de France*, 1820). Son frère, Amédée Thierry écrit qu'il « a choisi le peuple gaulois comme le plus important et le plus curieux de tous ceux que les Grecs et les Romains désignaient de barbares et que « Français, il a voulu connaître et faire connaître une race de laquelle descendent les dix-neuf vingtièmes d'entre nous, Français » (*Histoire des Gaulois depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'entière soumission de la Gaule à la domination romaine*, 1828)
- [14] Dès 1789 Sieyès dans le pamphlet *Qu'est-ce que le Tiers-état ?* avait invité les nobles à regagner les « forêts germaniques ».
- [15] Un Vercingétorix pensif, dont l'apparence a connu une réelle fortune iconographique (moustaches tombantes empruntées à Napoléon III, longue chevelure, braies entourées de bandelettes). Bartholdi (Vercingétorix en fougueux cavalier à Clermont-Ferrand) a ajouté à cet équipement anachronique un casque de fantaisie pourvu d'ailettes mais dépourvu de paragnathides.
- [16] Le jeune Joseph du *Tour de la France par deux enfants* se réjouit d'être arverne comme Vercingétorix !
- [17] Encore en 1969, Jacques Dutronc s'y réfère avec succès : « Restons français, soyons Gaulois/La gauloiserie ça c'est ma loi ».
- [18] Les références à la filiation Gaulois-Français ont été récurrentes à partir des années 1870. Dans le *Journal des Débats*, Paul Desjardins qualifie Émile Gallé de « noble et loyal Gaulois » ; une page du *Tour de la France par deux enfants* ne compte pas moins de quatre mentions d'ordre « généalogique » : « Nos ancêtres les Gaulois étaient grands et robustes [...] ; les Gauloises, nos mères dans le passé [...] ; nos ancêtres de la Gaule [...] ; des sortes de grandes tables de pierre servaient d'autels aux Gaulois nos ancêtres. »
- [19] Charles BIGOT, *Le petit Français*, Paris, 1883.
- [20] On trouva aussi des monnaies gauloises mais on n'en tira pas les considérations économiques et culturelles qu'elles livraient.
- [21] La frise centrale historiée du plateau réalisé par V. Prouvé porte que « Le Rhin sépare des Gaules toute la Germanie ». En fait, Gallé a synthétisé en une formule lapidaire le texte de Tacite qui ouvre *La Germanie* : « La Germanie, considérée dans son ensemble, est séparée des Gaulois, des Rètes et des Pannoniens par deux fleuves, le Rhin et le Danube ». Sur cette frise le casque ailé, la trompette de guerre gauloise, l'enseigne au sanglier dans le groupe des Gaulois, à gauche, reprennent les clichés d'identification banalisés. En revanche pour les motifs de la « bordure celtique » Louis Hestaux a puisé son inspiration dans les découvertes archéologiques de torques, de bracelets à nodosités, de pendeloques. Voir la

plaquette de Jenny KAURIN et Eloïse VIAL, *Émile Gallé et la table Le Rhin. L'archéologie celtique source d'inspiration à la fin du XIX^e siècle*, Roussillon-en-Morvan, 2015.

- [22] Du V^e au I^{er} siècle avant J.-C.
- [23] La documentation textuelle sur les Gaulois est faite d'œuvres littéraires qui d'évidence obéissent à des codes d'écriture et qui émanent d'étrangers au monde celtique. De surcroît la plupart des textes sont dus à des auteurs qui n'ont pas connu la Gaule et qui s'inspirent de textes antérieurs, souvent en partie perdus. C'est le cas du récit de Poseidonios d'Apamée. Ce philosophe a visité le sud de la Gaule vers 100 av. J.-C., peut-être au service de Marseille. Les textes principaux livrant un témoignage sur les Celtes émanent de Strabon et de Diodore de Sicile. Le texte fondamental en latin est celui de César, qui a utilisé Poseidonios. La fiabilité de la *Guerre des Gaules* a été nuancée par la thèse de Michel RAMNBAUD, *L'art de la déformation historique dans les Commentaires de César*, Paris, Les Belles lettres, 1963. Au témoignage de César il convient d'ajouter ceux de Lucain et de Tite Live.
- [24] Longtemps connues seulement par les textes et les représentations monétaires, sept carnyx ont été retrouvées à Tintignac-Naves (Corrèze) en 2004.
- [25] Les victoires successives de Rome sur les Gaulois (création de la province de Gaule cisalpine au nord du Rubicon en 222 et de la province de Gaule transalpine un siècle plus tard) n'ont pas effacé de l'inconscient collectif le « traumatisme » de la prise de l'*Urbs*.
- [26] Cicéron s'en indigne en 69 av. J.-C. dans le *pro Fonteio* où il assure la défense d'un gouverneur romain prévaricateur dans la Province de Gaule transalpine : « Qui ignore que jusqu'à ce jour ils ont conservé la coutume monstrueuse et barbare d'immoler des hommes ». Le fait est exact pour des époques antérieures mais n'existe plus à l'époque de César et à celle où Lucain écrit dans la *Pharsale* : « Il y avait (près de Marseille) un bois sacré occupé par des sanctuaires de dieux aux rites barbares ; des autels sont dressés sur des terres sinistres et tous les arbres sont purifiés par le sang humain ». Dans les *Scholies de Berne* (commentaires de Lucain) Teutatès est honoré « par un homme plongé dans un bassin jusqu'à l'asphyxie ». Pline affirme pour sa part que le meurtrier d'un homme est pour les Gaulois « un acte attestant de la plus grande dévotion et manger sa chair s'assurait une santé bénie des dieux ».
- [27] Le portique de Roquepertuse a été creusé de cavités anthropomorphes. À Ribemont-sur-Ancre un trophée a été dressé sur le lieu de combat, et les ossements des vaincus dispersés sur tout le site. D'après les fouilles menées à Corent, non loin de Gergovie, les rites sacrificiels ont été remplacés par des pratiques de commensalité concrétisées par de grands banquets dont témoignent les milliers d'ossements animaux et d'amphore retrouvés.

- [28] Les fouilles furent le fait de J.-G. Bulliot (de 1867 à 1895) puis de Joseph Déchelette qui poursuivit de 1897 à 1907 le travail de son oncle. Auteur du *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine* il intégra le site de Bibracte aux sites celtiques comparables (par ex. Manching en Bavière). Bibracte, où a été inauguré en 1995 le Centre archéologique européen du Mont-Beuvray, est maintenant un des principaux sites celtiques de référence.
- [29] Le livre VIII a été rédigé par Aulus Hirtius.
- [30] Technique décrite par César dans la *Guerre des Gaules* (VII, 23) : « Ce genre de mur a de grands avantages pratiques pour la défense des villes car la pierre le défend du feu et le bois des ravages du bélier qui ne peut ni briser ni disjoindre une charpente dont les poutres attachées en dedans l'une à l'autre ont d'ordinaire quarante pieds d'un seul tenant ». Toutefois, le parement en moellons fait avec les pierres extraites du fossé est sujet à l'effondrement si bien que des réparations s'imposent tous les trente ou quarante ans. Construit en 114-112 av. J.-C. le rempart de la rue Taison à Metz a été remanié à deux reprises, la dernière vers 50 av. J.-C.
- [31] Au confluent de l'Ornain et de la Barboire, l'oppidum fut abandonné vers 30 av. J.-C. La ville gallo-romaine de Nasium (Naix-aux-Forges) se développera à son pied : Bertrand BONAVENTURE, *Nasium. Une capitale sous les champs, Gollion*, Infolio éditions, 2017.
- [32] Selon César ne comptent que deux classes : celle des druides et celle des « chevaliers » (*equites*). Est-ce bien la situation à son époque ?
- [33] Un sanctuaire, une centaine de silos, une place du marché et un théâtre ont été identifiés. Voir Matthieu POUX (dir.), *Corent. Voyage au cœur d'une ville gauloise*, Paris, Errance, 2011.
- [34] François MALRAIN, Véronique MATERNE, Patrice MENIEL, *Les paysans gaulois, III^e siècle-52 av. J.-C.*, Paris, Errance, 2002.
- [35] *Guerre des Gaules*, I, 40, 11.
- [36] Le chapitre 3 du livre IV de la *Géographie* de Strabon, rédigé en 18 ap. J.-C. contemporain de l'empereur Auguste, traite de la Gaule et des Gaulois. Il s'étend longuement (en IV, 4) sur la cruauté des Gaulois et leurs sacrifices humains. Pour lui aussi si on excite les Gaulois qui sont « vite portés à se battre mais au demeurant frustes de mœurs et sans vices, ils se ruent tous ensemble dans la bataille sans se dissimuler et sans regarder à droite ni à gauche » ; on les combat donc facilement « par la manœuvre ».
- [37] Se reporter aux graphiques de Patrice Méniel dans Franck MOUROT, Thierry DECHEZLEPRETRE (éd.), *Nasium, ville des Leuques*, Bar-le-Duc, Meuse. Conservation départementale des musées, 2004, p. 94-99.

- [38] Les Gaulois étaient réputés également pour la fabrication d'étoffes à carreaux de couleurs (genre tissu écossais). Il semble s'agir d'une production domestique plutôt qu'artisanale et il en est de même pour la poterie non tournée.
- [39] André VARAGNAC, *L'art gaulois*, La Pierre-qui-Vire, ne renonce pas pour autant au postulat de la filiation, reliant art «gaulois» et art roman, Vercingétorix, «dernier héros celte de l'indépendance» étant même le «saint de l'indépendance» (p. 326).
- [40] Ultime bastion de la résistance gauloise en 50.
- [41] Signe de barbarie des Gaulois : ils consomment le vin pur !
- [42] Voir Christian GOUDINEAU, *César et la Gaule*, Paris, Errance, 2000, p. 150-151.
- [43] César emploie même le terme de «frères».
- [44] Refusant de participer à l'expédition de César en Bretagne il prit la fuite avec sa cavalerie. Rattrapé, il fut assassiné en 54.
- [45] Plus exactement le celte ne dispose pas de caractères propres pour écrire. Il utilise les caractères grecs et latins, si bien qu'on parle d'inscriptions gallo-grecques et gallo-latines.
- [46] Ce type de sanctuaire est dénommé «fanum» par les archéologues.
- [47] Noms celtiques : Tarvos Trigaranus, Smertrios, Cernunnos, Esus ; noms latins : Jupiter, Vulcain, Mars, Fortune, Vénus, Mercure, les Dioscures Castor et Pollux.
- [48] *Guerre des Gaules*, VI, 17, 1-3.
- [49] À Metz, Taurus, prêtre du culte impérial municipal, a offert aux habitants un bassin de natation (*Corpus inscriptionum latinarum*, XIII, 4324 et 11353).
- [50] Voir Jeanne-Marie DEMAROLLE, «Leuque, dis-moi ton nom ou le mode de dénomination chez les Leuques au Haut Empire», *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 2012-2013, p. 291-308.
- [51] L'inscription indique : «Au dieu Sucellus et à Nantosuelta, Bellausus, fils de Massa, a accompli son vœu de bon cœur et à juste titre» (*Corpus inscriptionum latinarum*, XIII, 4542).
- [52] Les deux divinités sont figurées debout en pied dans une niche rectangulaire ménagée dans le dé de l'autel. Sucellus, (le bon frappeur?) tient un maillet à long manche et un vase ; sa parèdre Nantosuelta (la bienveillante) verse une libation sur un autel. Elle soutient de la main gauche une longue hampe terminée par un petit édicule (une ruche, un sanctuaire?). Or les Celtes ne représentaient pas leurs dieux et, lors de la prise de Delphes, Brennos se serait même esclaffé de rire en découvrant que les Grecs donnaient en bois ou en pierre une forme humaine à leurs dieux.